

Nous aurions encore nombre d'observations à opposer sur plus d'un point, et notamment sur toute cette théorie des antagonismes sociaux à laquelle l'auteur et les commentateurs attachent tant de prix : mais ceci sort des problèmes économiques proprement dits et par sa généralité relève plutôt d'une étude de sociologie générale ; nous ne nous en occuperons donc pas ici. Au total, de toute cette personnelle construction et de ce grand effort systématique, il nous semble que le profit de science positive ressort assez mince. « Le lecteur aura certainement déjà remarqué dans ce livre, dit quelque part M. Effertz, que les grandes vues sont supérieures à l'exposition des détails » (p. 441). J'inclinerais à être de l'opinion exactement opposée. Les idées directrices de toute cette œuvre nous paraissent, on l'a vu, n'avoir, au point de vue d'une science économique positive, qu'une valeur subjective, arbitraire et artificielle, et par suite n'être pas appelées de ce côté à être fécondes et d'avenir. Mais, par contre, en beaucoup de points du développement, on rencontre des observations pénétrantes, des vues de fait ingénieuses, des suggestions intéressantes et neuves, mais toutes de détail et dont, par le défaut de la synthèse toute factice où il les accroche tant bien que mal et par la prédominance d'une imagination toujours dirigée vers les constructions idéologiques et finalistes, l'auteur ne tire pas tout le parti qu'un esprit de science pourrait y trouver.

FRANÇOIS SIMIAND.

PARETO (VILFREDO). — *Manuale di economia politica con una introduzione alla scienza Sociale*. Milano, società editrice Libreria, 1906, p. xxxvi-580, in-18°.

La lecture du nouvel ouvrage de M. Vilfredo Pareto est déconcertante sous plus d'un rapport. A voir ce livre plus petit qu'un bréviaire, on pense trouver un résumé, un manuel court et concentré : et c'est, en plus de cinq cent pages compactes une série de développements touffus, touchant l'économie politique, mais bien d'autres matières encore, relevés de figures géométriques, d'équations, de courbes, et entremêlés de citation, d'extraits de périodiques ou de brochures récentes. Pour arriver à la partie proprement économique, il faut traverser deux longs chapitres. L'un, intitulé Principes généraux, insiste sans doute sur le but propre de la science,

qui est de découvrir l'uniformité des phénomènes et leurs lois, sur le seul critère de la vérité, l'accord avec la réalité, sur l'utilité de retenir les affirmations seules qui se peuvent vérifier par l'expérience : toutefois, dans le corps de l'ouvrage nous ne trouverons pas des observations et des séries de faits, mais des analyses d'idées et des notations abstraites. L'autre, intitulé Introduction à la Science sociale, est un essai de définir les relations morales par opposition aux relations logiques et objectives, et pose la question des conditions d'existence, dans la société humaine, des sentiments, institutions, coutumes : on attend que l'auteur va essayer de replacer, dans cet ensemble, les données économiques : mais il se trouve qu'il fait le contraire.

En réalité, dès le troisième chapitre, il se préoccupe de définir l'objet de l'économie politique par opposition à tout cela : elle étudie, dit-il, les *actions logiques*, répétées, en grand nombre, qu'accomplissent les hommes pour se procurer les objets qui satisfont leurs goûts : on suppose, d'ailleurs, l'homme arrivé au moment où il a *une notion exacte* de ce qui lui convient. Au terme de cette double simplification, les éléments à combiner sont sans doute homogènes, mais trop nombreux pour qu'on puisse les étudier avec les seuls moyens de la logique ordinaire : il y faut la logique des mathématiques. — La méthode de l'économie politique pure ainsi formulée, l'auteur l'applique immédiatement à l'étude du problème, fondamental pense-t-il, de l'équilibre économique : entre *les goûts* des hommes (ou plutôt de l'homme, homo economicus) et *les obstacles*, fondés sur les conditions les plus générales de la vie (nécessité de partager avec d'autres, d'échanger un produit contre un autre, etc.) il s'établit un *équilibre* ; on peut l'exprimer par une ligne qui joindrait les points où les goûts se balancent, où les obstacles s'équivalent ; cette ligne est dite la ligne d'indifférence : c'est le fin du fin de l'économie politique pure.

Nous n'insisterons pas sur la double exposition, l'une générale et superficielle, l'autre définitive et poussée, de cette théorie. Nous passerons également vite sur les trois derniers chapitres : la population, les capitaux fonciers et mobiliers, les phénomènes économiques concrets. C'est là, dans la pensée de l'auteur, que les principes d'abord abstraitement dégagés doivent être mis en œuvre pour l'explication du réel : mais là encore les théories (de Malthus, de la rente, quantitative

de la monnaie, du commerce international) tiennent la plus grande place.

Ce livre ne nous offre peut-être pas l'occasion la meilleure de soumettre à une critique sérieuse la méthode de l'école abstraite, sa théorie de l'utilité limite ou de l'ophélimité, ses postulats et conclusions pratiques : aussi nous contenterons-nous d'en avoir signalé le caractère un peu trouble, original sans doute, paradoxal par endroits ; l'imagination abstraite et une érudition bien fantaisiste s'y mêlent en tout cas curieusement.

MAURICE HALBWACHS.

D'EICHTHAL (EUGÈNE). — **La formation des richesses et ses conditions sociales actuelles.** Notes d'économie politique. Paris, F. Alcan, 1906. xxvii-456 p. in-8°.

Ce livre réunit de façon assez curieuse des tendances qui sembleraient devoir s'exclure : un souci de science expérimentale et de connaissances fondées sur l'observation des faits, et un attachement, que l'auteur ne semble pas avoir éprouvé par une critique intégrale, à des thèses qui, pour être traditionnelles dans l'enseignement économique, ne sont pas pourtant objectivement fondées ou bien procèdent d'une méthode opposée à la méthode expérimentale véritable ; — un scrupule d'information variée et étendue, un soin de connaître les thèses adverses ou divergentes, et en même temps une attitude, sur plus d'un point, qui semble un siège fait que la discussion ou l'extension des faits connus et des opinions ne peuvent que difficilement modifier ; — l'idée, souvent précise et explicite, de toutes les études de fait qui, en presque toutes les théories de la science économique, restent à accomplir ou même à entreprendre pour qu'une théorie positive puisse être valablement fondée, et de la réserve scientifique qui d'ici là doit s'imposer aux conclusions, et en même temps, en presque tous les sujets, la formulation affirmative et sans restriction de l'une des solutions entre lesquelles justement ces études encore à faire permettraient seules de choisir en rigueur, et notamment la présentation, sur presque tous les points, de conclusions pratiques qui supposent résolus des problèmes déclarés ouverts. Que la tendance de ces conclusions et de ces directions pratiques soit telle ou telle ne nous importe pas au point de vue méthodologique : en quelque direction